

Voici la recette d'une marche satisfaisante

Bertrand Laverdure

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2008). Voici la recette d'une marche satisfaisante. *Moebius*, (116), 87-91.

BERTRAND LAVERDURE

Voici la recette d'une marche satisfaisante

Tout d'abord, il faut un long trottoir. Une ville passionnante et des piétons lambda. Marcher, contrairement à ce qu'on prétend, est une passion, une vibrante célébration de la fuite. Il faut que tout soit en ordre, que notre cœur même ne reprenne pas du service trop vite. Tout d'abord, donc, l'anesthésie est de mise. Il faut protéger notre petit cœur de porcelaine. Courir vers la mort en énervé ne ressemble pas au tempérament du marcheur.

Le décor s'offre donc à nous, sans préavis, sans préparation. Tout est prêt pour l'action, la mécanique des tibias et des fémurs, les ressorts de nos muscles. Nous y sommes. C'est notre corps qu'il faut d'abord traîner. Vestige de nos peines et réservoir de nos désarrois, il est un aqueduc sur deux pattes qu'il faut tirer avec le plus de rigueur possible. C'est une lourdeur inconsciente qu'on appuie sur le sol et qu'on traîne par dépit, afin de mieux fabriquer de l'air. Plusieurs développent une habitude fervente pour leur corps, s'en drapent telle une croyance en la longévité. Je n'ai rien à leur reprocher. Ce sont des avides de la marche, des professionnels de la fuite. Mon amateurisme ne les touche pas. Ils se désintéressent de ma science. Des livres existent en quantité pour les informer de leur poids santé et de leur vigueur à nourrir. Ils sont en général satisfaits. Leur cas est ennuyant. Ceux qui me préoccupent ici seraient plutôt les marcheurs occasionnels, les passionnés de la fuite immonde, les coureurs de soleil levant. Leur détermination vaine me semble un sujet plus vaste, un témoignage plus émouvant.

La marche correspond à une suite de pas. Voilà, me direz-vous, une définition conséquente. Mais en décrivant ce qu'on voit, on ne décrit pas ce qu'on sent. Le marcheur est en fait un scénariste et chacune de ses sorties représente un nouveau film inventé. Chaque pas est une image, chaque mouvement un œil qui se déplace, chaque mot prononcé un dialogue qui tranche sur le brouillard sonore ambiant. Le marcheur émouvant est un cinéaste amateur.

Un coup de fil désagréable vous démoralise ? Un retard dans vos obligations vous paralyse ? Un problème grave survient et il vous reste quelques heures avant de le régler ? Une marche s'impose.

Le premier ingrédient d'une marche réussie est de prime abord la solitude. Si l'on souhaite réaliser un film mettant en vedette nos angoisses et nos préoccupations, l'ajout d'un acteur pourrait s'avérer désastreux. Le marcheur-cinéaste écrit d'abord et avant tout du cinéma d'auteur. Il refuse de se laisser marcher sur les pieds et fuit justement les lubies, les névroses et les conflits nés de la rencontre d'autres humains. Se promener parmi les hommes, quasi incognito, dans les rues d'une ville peuplée, sur un trottoir en bon état peut sembler un acte sociable. Mais il n'en est rien. Chaque jour nous assistons au murmure indolent des films inventés par tous. Nous vivons dans un perpétuel festival de films internationaux. Personne ne s'entend. Personne ne se parle. Personne ne s'admet. Pourtant, la marche s'occupe de la distribution et de la réalisation de nos angoisses communes. En nous permettant de fuir avec civilité, elle nous permet de nous rapprocher indistinctement des autres. Voilà le grand paradoxe du marcheur.

Marcher nécessite aussi un certain décorum. Le marcheur doit revêtir le costume de son personnage principal. Il peut également créer une trame sonore, se munir d'un casque d'écoute, s'isoler dans son studio personnel (i-pod). Ce qui nous amène à présenter le second ingrédient indispensable à une marche joyeuse.

Le marcheur émouvant n'a pas peur du mime. Plutôt que de diriger ses acteurs, le réalisateur-marcheur mime les actions de ses personnages ou de son personnage

principal. En somme, le mime est le deuxième ingrédient d'une bonne séance de marche.

Sans devenir une parade de fou, le marcheur-cinéaste peut souligner certains de ses gestes, s'arrêter un instant en pleine rue, sautiller pour atterrir sur un trottoir surélevé. Il est le maître d'une pantomime allusive, d'un exercice de scénarisation improvisé. La musique qui l'accompagne, soit directement dans ses oreilles, vivante, ou complètement virtuelle, imaginée, ou bien essentiellement ambiante, lui procure la trame sonore sur laquelle il inventera sa danse subtile.

S'il s'imagine en pithécanthrope de carnaval, tirant par les cheveux une sœur vengeresse qui le persécute, il ralentira volontairement sa démarche, courbera son épaule droite, fera semblant de grogner méchamment au coin d'une rue passante en fixant d'un œil hébété sa voisine de trottoir. Il aura alors avantage à écouter une musique rythmée, lourde, avec des cuivres et des percussions grandiloquentes.

S'il s'imagine en renard urbain, se faufilant entre les passants, toujours à l'affût d'une borne à deux jambes à contourner, d'une silhouette fine à dépasser, il préférera une musique sinueuse, électronique, perchée sur des notes mineures.

Le marcheur émouvant ne se contente pas de marcher, il parle aussi et donne la parole. Il marmonne parfois, il insère des mots dans les organes phonatoires des passants sans que ceux-ci en soient incommodés. Il est multiple et fébrile, inventeur et ironique. S'il se plaît à vous dessiner en personnage transitoire qui va heurter une fraction de seconde sa bulle sociale, c'est qu'il connaît la valeur des personnages secondaires. Il sait que tout scénario convenable contient son lot de figurants et de rôles parlant (à deux phrases).

En prestidigitateur de pacotille, il osera même lancer des sorts à ses figurants, leur ordonnera de se retourner au coin de la rue, de balancer leurs bras avec plus de force, il prédira quel sera le pied qui touchera l'asphalte en premier dès qu'ils franchiront l'arête du trottoir.

Puisque justement nous explorons ensemble cette avenue, pourquoi ne pas passer tout de suite au troisième

ingrédient essentiel à la recette d'une marche réussie : la magie.

On ne le dira jamais assez, chaque marcheur est un magicien. Il transporte ses doutes et ses interrogations, ses peines et ses frustrations, pour les transformer en scénario transitoire qui remodèle sa vie intérieure. Le marcheur est un alchimiste, il change les éléments du paysage, les voitures et les passants. Il modifie tout sur son passage, ne s'inquiète jamais des libertés que prend son imagination.

Ce qui importe au marcheur, c'est le potentiel de modification des choses qui l'entourent. En général, puisqu'il s'agit d'un scénariste de l'immédiateté, il tient parfois compte de détails infimes. Rien ne l'arrête, rien ne le perturbe, rien ne stoppe l'écriture de son scénario de ville.

Le marcheur émouvant ne regrette rien. Ce n'est pas un timoré. Il assume son désir de victoire sur ses peurs. Il s'en tient à la réalisation de son film intérieur et tout le reste l'indiffère. C'est ainsi. Sa fatigue est circonstancielle, son espoir réaliste, sa volonté indestructible.

Il sort de chez lui, claque la porte et affronte le jour avec la pugnacité des plus téméraires. Il sait. Il va assister à la projection d'un film singulier et s'en délecte à l'avance. Son œil ne démolit pas les circonstances mais les aplatit en fonction du scénario envisagé. L'ennui, un problème ou une part de réflexion motivent la rédaction improvisée de ce film et cela le satisfait, le comble, le rassure. Le marcheur émouvant joue au thérapeute. Se prescrit une médecine fictionnelle. Agit sans suivre les règles convenues des scénarios hollywoodiens. Ce n'est pas un cinéaste d'avant-garde ni un défecteur des tendances cinématographiques contemporaines, mais il peut, dans un sursaut de spontanéité, refuser une poussée dramatique nécessaire, éliminer une tension trop persistante entre deux personnages, inventer une fin débilitante ou sombre à sa pièce filmique.

Le marcheur n'est jamais contraint. Son cinéma se destine à un spectateur. C'est le spectateur unique qui décide du dénouement et de la conclusion de l'expédition scénaristique, c'est lui seul qui s'arroge le droit de tout recommencer la journée suivante si un ratée atmosphérique

ou une interruption conversationnelle vient saboter l'improvisation en cours.

Pour terminer la recette d'une marche satisfaisante, le dernier ingrédient à ajouter est, à cet égard, le refus de partager l'univers du scénario inventé. On ne peut marcher en paix si on tente de verbaliser les micro-expériences scénaristiques que la marche nous procure. Il n'y a aucun moyen de présenter aux autres ou de projeter sur l'écran mental des autres des extraits ou la totalité de notre improvisation filmique. Le but de l'exercice est d'habiter l'espace, de fuir la réalité pour un monde restructuré à notre image, reconfiguré selon nos propres lubies scénaristiques, défini par nos propres émotions ou angoisses.

Nous pratiquons la marche parce que la vie nous échappe en partie. Marcher est un pari artistique incessant, difficile, audacieux. Le marcheur émouvant saisit son environnement, arpente le territoire de ses problèmes en les magnifiant, en les personnifiant, en les étalant sur toute la surface de la ville arpentée. Le marcheur émouvant est un bagarreur attendri, un écrivain du trottoir, un réalisateur de la discrétion.

Si vous rencontrez un homme qui fait une pirouette dans la rue, fredonne immodérément des airs inventés, se gratte la tête sans gêne ou tapote sur ses cuisses des rythmes incongrus, ne le dérangez pas, c'est un scénariste perdu, un inventeur anonyme qui recueille la vie, malaxe le jour, oublie sa fadeur, en projetant sur sa pellicule oculaire un film qui ne vous est pas destiné.